

Entretien (3/3) avec François Jullien

Enjeux éthiques et politiques de la dé-coïncidence

Cet entretien ¹ a été réalisé par Marc Strauss et Karim Barkati le 9 avril 2022 dans les locaux de l'EPFCL-France à Paris. Il se place dans le cadre de la préparation des Journées nationales 2022 sur le thème « Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse ? ». Les deux premières parties ont été publiées dans les numéros 167 et 168 du Mensuel.

L'association Dé-coïncidences – la singularité, à rebrousse-poil de la régulation contemporaine ?

Marc Strauss : Je reviens au François Jullien d'aujourd'hui, avec l'association Dé-coïncidences. L'époque est quand même essentiellement marquée par la nécessité ou la question de la survie, avec la diminution des ressources de la planète et les crises climatiques à venir. Tout cela va imposer un contrôle massif des populations. Et on voit que le modèle démocratique, avec la nécessité de réélection des candidats et des dirigeants, bat de l'aile. Ce que vous prônez de la singularité extrême ne va-t-il pas à contre-courant ?

François Jullien : Je vous remercie d'ouvrir cette réflexion. Ce qui me paraît avoir changé assez radicalement avec notre époque par rapport aux précédentes, dans la pensée des politiques, c'est que nous avons pensé le politique à partir des Grecs, en traçant le modèle de la cité idéale. Qu'a-t-on dans la pensée politique ? Nous avons Platon, la *Politeia*, c'est-à-dire la réponse à la question de savoir comment nous devrions vivre en société : traçons l'*eidos*, le modèle de cela, et ensuite appliquons-le. On a pensé la politique en projetant une idéalité sur l'avenir, d'abord chez Platon, puis dans toute la pensée politique européenne.

Or cela ne marche plus, parce que pour modéliser, il faut faire deux choses. La première : il faut isoler. On peut certes isoler aujourd'hui localement des choses, notamment pour faire des modèles techniques, mais on ne peut pas modéliser globalement, parce que notre monde mondialisé est trop interdépendant. Il faut une indépendance pour que l'on puisse isoler quelque chose, qu'on puisse après modéliser. Je pense qu'il n'y a plus de modélisation globale possible.

Ce qui a porté la pensée politique européenne, c'est donc d'une part la modélisation, donc le rapport entre théorie et pratique – c'est incarné dans la révolution : théorie révolutionnaire puis praxis –, et d'autre part le fait qu'on pensait que demain serait meilleur qu'aujourd'hui. C'est la grande idée qui nous a portés, à partir du christianisme et, disons, de sa laïcisation impossible, avec l'idée qu'on marche vers des jours meilleurs, qu'il y a de l'avenir. Or c'est en question aujourd'hui. On n'y croit plus. On n'en est plus sûr. On n'est pas sûr que la planète perdure, donc tracer des plans sur la comète paraît un peu risqué.

Pour ces raisons, me semble-t-il, ce qui a porté la politique précédemment – la modélisation et la croyance en l'avenir – ne marche plus. Dont acte. La conséquence est ce qu'on appelle le présentisme : je me replie dans le présent, je me mets dans ma bulle, et tous les individus essaient de survivre.

Ce que je propose en parlant de décoïncidences, c'est justement de me dire : ce qu'il faut faire, ce n'est peut-être plus modéliser et projeter, mais détecter ce qui aujourd'hui coince pour le fissurer, détecter et fissurer ces effets d'obédience idéologique dont je parlais tout à l'heure, et remettre en chantier, remettre au travail. Il me semble que c'est ça, ouvrir des possibles. Non plus tracer des fins, puisqu'on ne peut pas le faire – la révolution et les utopies patinent –, mais ouvrir des possibles, ce que peut faire chacun à son échelle individuelle.

J'ajoute que le concept de décoïncidence est un concept de terrain. On me demande souvent « quelle est la praxis ? ». Mais il n'y a pas de praxis, puisqu'il n'y a pas de théorie ! Chacun, là où il est, ne cesse de s'affronter à des choses qui coincent, qu'il est donc amené à fissurer, pour ouvrir du possible.

Il me paraît important de penser des concepts de terrain, qui sont à la fois sans *arkhè*, pour parler en grec, et sans *telos*. *Arkhè*, premier mot du vocabulaire d'Aristote, signifie en grec commencement et commandement. Pour les Grecs, penser, c'est remonter à ce qui est l'*arkhè* des choses, au

point de départ impliquant la suite, commandant la suite. C'est au double sens de commencement et de commandement.

Ce geste-là, celui de remonter une sorte d'*arkhè*, de principe premier, nous est devenu très difficile. Ce qui répondait à ce principe était *telos* – les fins, les fins projetées. Il faut penser maintenant une politique qui soit sans *arkhè* et sans *telos*. Donc une politique qui, à partir d'initiatives de terrain – chacun dans un terrain à lui, singulier –, permette de détecter ce qui fait coïncidence, fait couvercle, bloque idéologiquement, secrète une évidence qui est seulement une pseudo-évidence générant une obédience passive, pour remettre en chantier, pour ouvrir des possibles.

Mais quand je dis ouvrir des possibles, ce n'est pas tracer des fins. Ce n'est pas un nouveau projeté. C'est faire que ça puisse à nouveau travailler.

Marc Strauss : Le contrôle de l'usage des ressources va quand même imposer des normes de plus en plus strictes à tout le monde.

François Jullien : Oui, mais il y a deux niveaux. Il y a le niveau de régulation d'ensemble, si je le dis à la chinoise. Il faudra en effet au moins une régulation écologique. Le politique devient de plus en plus une affaire de régulation, et donc moins de révolution. La révolution, c'est la modélisation. Il n'y en a plus ! On régule. Et c'est pour ça qu'on est un peu en manque aujourd'hui. Avec le grand chef, c'est encore jouer l'héroïsme et tracer du plan sur l'avenir. Il ne peut pas, il régule. On dit que la vie politique est atone. Ce n'est pas parce qu'on n'est pas représenté. C'est simplement parce que l'histoire telle qu'on la concevait n'est plus possible, puisque la régulation est sans histoire. Donc il y a une fonction régulatrice qui s'impose à nous, qui se met sur nous, et c'est global.

Mais, répondant à ça, il y a justement un deuxième niveau, quelque chose d'une initiative singulière dans le terrain où elle se trouve, qui peut être de l'ordre de la décoïncidence, pour justement ne pas vivre sous le couvercle d'une régulation devenant totalisante ou totalitaire, qui ne nous laisserait plus respirer. Il me semble qu'on va vers une articulation de la régulation d'ensemble, qu'on ne peut pas ne pas mettre en œuvre, et de ce qui peut non pas fissurer cette régulation, mais y répondre, ou s'articuler avec elle, qui est cette initiative de terrain, en faisant décoïncider toutes les coïncidences idéologiques qui sont la retombée de cette régulation globale, projetée, et qu'on ne peut pas éviter.

Je suis un peu lassé d'entendre, à propos des élections qui vont avoir lieu demain, que ça n'intéresse pas les Français. Il ne faut pas prendre ça sur

un mode dramatique. Il faut comprendre pourquoi. Ce n'est pas seulement parce que l'élu ne serait pas représentatif, qu'il ne s'occuperait pas de moi, comme les gens disent, que c'est loin, que c'est Paris... Non. Simplement, les conditions pour faire l'histoire ont changé, on ne fait plus de l'histoire comme avant. Peut-on encore faire de l'histoire en France ? Ce n'est pas évident. En tout cas, pas comme on le faisait auparavant. Ce n'est pas la révolution parisienne qui va créer l'événement. Il faut éviter le mode dramatique ou sceptique, et considérer simplement que les conditions qui ont porté notre pensée depuis si longtemps ne conviennent plus.

Alors, si on retire la pensée du principe, l'*arkhè*, et si on retire la pensée de la fin, le *telos*, la fin projetée, cela met en suspens beaucoup de notre affaire, éthique et politique.

La dé-coïncidence ne peut être que l'affaire du un par un – le singulier de l'initiative irréductible

Marc Strauss : Je trouve que vous rejoignez là de nouveau la psychanalyse : la décoïncidence, dans cet univers de régulation, ne peut être que l'affaire de un par un.

François Jullien : Tout à fait. C'est du singulier. Non pas que je récuse les termes de différence, de défense, qui sont évidents, mais c'est du singulier parce que c'est là qu'est l'initiative irréductible. C'est là que ça résiste et que quelque chose peut s'engager.

Je pense que c'est aussi la réponse heureuse à la globalité de la régulation. Parce que la régulation ne peut être que globale, sinon on ne régule rien. Par exemple, si je préfère prendre des mesures d'énergie mais que le pays voisin ne le fait pas, ça ne sert à rien. La régulation implique donc une échelle du global ou du mondial et, en regard, une initiative de terrain, singulière, du un par un. Et précisons : du un par un qui parle dans une langue, pas dans le *globish*, pas dans la langue du *global english* de la régulation.

Marc Strauss : À condition que ce un par un reste toléré par le pouvoir.

François Jullien : Oui mais ça, ça s'appelle le politique. C'est là qu'il y a de l'engagement. Il s'agit, justement, de revendiquer non pas mes droits ou je ne sais quoi, mais cette possibilité d'un singulier décoïncident par rapport à la chape idéologique qu'on ne cesse de tisser autour de lui. Pour moi, c'est là le lieu du politique, et c'est en cela que le politique peut être dans la conséquence d'une réflexion philosophique.

La génération philosophique précédente a trop été gênée en commençant par une sorte de répartition : d'une part le philosophique, et de l'autre, un peu par compensation, l'engagement politique, une sorte de bonne conscience qu'on acquérait comme ça sur le terrain, parce qu'on vendait la cause du peuple. Mais en même temps, ce qu'on écrivait, ce n'était pas ça, c'était tout autre chose : la critique de la raison dialectique, et puis la cause du peuple, par exemple.

Marc Strauss : La décoïncidence, ce n'est pas pour tous. C'est pour qui veut, mais pas pour tous.

François Jullien : Si, parce qu'on fait tous l'expérience de quelque chose qui coince par une adéquation stérile, s'endormant dans sa positivité. À la fin de mon manifeste, il y a la phrase de Soljenitsyne : « C'est quand même avec des fissures qu'on fait tomber des cavernes. » Les cavernes, on ne les fait pas tomber autrement que par des fissures. Ce n'est pas avec un bulldozer, que dans l'histoire vous n'avez jamais, mais avec des fissures, des fissures qui se relient, qui se relaient, qui s'épaulent.

C'est cela, l'horizon de notre action politique : des fissures qui sont chaque fois du un par un, de terrain. C'est pour ça qu'il y a un *s* à *Dé-coïncidences*. Ce n'est pas un pluriel qui vient après, c'est un pluriel de départ. Il n'y a pas un, c'est un par un. C'est ce singulier-là. Ça s'additionne, ça se tisse, ça s'associe, pour prendre le terme propre.

Le procès qu'on fait aujourd'hui à l'égard de la représentativité politique, en disant « il ne nous représente plus », me paraît au fond un mauvais procès. Qu'on délègue à des gens le fait de réguler pour nous, ça me va bien. Le problème, c'est plutôt ce qu'il me reste d'initiative politique. J'en garde une part, que j'estime institutionnelle : celle de pouvoir voter, et je pense qu'il faut l'institution pour participer politiquement, parce que la motivation ne suffit pas. Et, pour une autre part, il me semble que ce n'est pas dans les grandes dénonciations, qui ne servent à rien et qui sont très vite théâtrales, mais dans ces initiatives singulières, engagées sur le terrain où je vis et où je travaille.

Réflexion et action – du prolongement du philosophique dans un champ politique

Karim Barkati : Récuseriez-vous le terme de philosophie engagée pour votre approche de la décoïncidence ?

François Jullien : Je me moque un peu de l'étiquette que vous pouvez mettre dessus. Engagement est évidemment un terme qui date, ou plutôt qui a eu son temps de gloire. Je ne revendiquerais pas cette époque-là, c'est-à-dire le philosophe engagé qui monte sur son tonneau pour vendre la cause du peuple. Ça me paraît théâtral. Ça me paraît nécessiter les médias pour applaudir et relever d'un imaginaire très consensuel, en fait.

Karim Barkati : Il y a un écart.

François Jullien : Oui. Par contre, à partir de mon expérience personnelle, et ayant fait mon chemin de décoïncidence en passant par la langue, par la pensée chinoises, j'en viens à un moment où je ne veux pas être passif, ni sur la touche.

Il m'importe que ce que j'ai pu esquisser philosophiquement puisse se prolonger et s'accomplir dans un champ politique, où je ne sois plus seul, parce que le philosophe est seul et solitaire, mais où ce que j'entreprends ne cherche pas à prêcher. Avec l'association Dé-coïncidences, défaisant les coïncidences, c'est prendre le parti d'une association contraire à ce que l'on attend d'une association – qui est un regroupement par intérêt, par profession, par assentiment. Il n'y a pas d'assentiment. Il n'y a pas de principes disons politiques. On n'est pas pour ou contre ceci ou cela. C'est donc une association à rebrousse-poil !

Ce qui me paraît intéressant, c'est que cette association associe des décoïncidences, donc est éminemment paradoxale dans sa constitution propre, et par là même nous écarte de tout ce qu'il y a de prêchant, de bëlant, de l'association qui vend quelque chose. Nous, on ne vend rien, et ce d'autant plus que – pour reprendre le thème du « qu'est-ce qu'on paye ? » – la décoïncidence ne se vend pas. Ce qui se vend, c'est la coïncidence.

On a fait un séminaire, depuis deux ans que notre association existe, avec un certain nombre de gens qui sont des artistes, des psys bien sûr, des personnes du management. Je prends un exemple tout simple : aujourd'hui, pour une paysagiste, Florence Mercier, qui est de l'association, il faut remplir des cahiers des charges, auprès des communes ou des communautés de communes, pour faire un paysage. Elle nous décrit bien à quel point ce cahier des charges est un cahier de coïncidences : il faut cocher des cases, écologie par ci, etc. Il n'y a plus de projet. Il n'y a plus d'œuvre proposée, puisque, au fond, il y a des attentes mises en liste, et donc de petites coïncidences qu'il faut satisfaire. Et à la fin, c'est celui qui a le plus de points, en ajoutant toutes les coïncidences partielles, qui voit son projet retenu.

Mais ce n'est pas un projet. On ne parle pas d'œuvre. On ne dit pas que c'est intéressant ou pas, ni si cela va faire respirer les citoyens quand ils seront sur cette place ou sur ce bord de Seine.

Or, je l'observe à tous égards. Aujourd'hui, il n'y a plus de mécène, ou de fait du Prince qui dirait : « Tiens, ce tableau me plaît, je l'achète », parce que ce qu'on paye, c'est toujours rentable. Ce qui se vend, c'est ce qui coïncide, et donc la décoïncidence, au départ, soit choque, soit n'est pas reconnue, pas entendue : elle échappe. Ce n'est que si elle peut un peu cheminer qu'elle peut commencer à se faire reconnaître.

Le prix de la dé-coïncidence – on ne la paye pas, mais ça se paye

Prenons l'exemple de Galilée, un grand décoïncident. Il y avait la coïncidence de la physique de son époque, une physique aristotélicienne, les qualités sensibles des choses, et lui en a décoïncidé en tirant un fil, qui venait d'Archimède, celui des mathématiques. Il a pu ainsi décoïncider de la physique aristotélicienne de l'époque. Et que s'est-il passé ? On lui a « coupé la tête », on l'a attaqué et condamné à abjurer.

Marc Strauss : Les décoïncidents, on peut les appeler comme ça, ont tous payé cher, et peu ont choisi de l'être.

François Jullien : Vous avez raison. C'est pour cette raison que mon petit livre sur la décoïncidence ne se vend pas. Je peux en faire l'expérience directe : j'ai écrit deux livres successivement sur la décoïncidence, et ce sont mes invendus ! Parce que les titres *Dé-coïncidence*² et ensuite *Politique de la décoïncidence*³ ne parlent à personne, ne s'intègrent nulle part, dans aucun attendu, ce sujet ne répond à aucun désir déjà constitué, donc c'est laissé de côté.

D'où l'association, c'est-à-dire le un par un, comme vous disiez, ou le bouche-à-oreille, ça ne peut passer que comme ça.

Une philosophe comme Simone Weil a été décoïncidente, parce que sortant de l'École normale, philosophe, allant à l'usine, c'est une décoïncidence. Et aussi : venant d'une situation juive, décoïncidant, sans se convertir au christianisme, sans baptême, sans entrer dans une autre coïncidence, pensée comme un infini. Mais à la même époque, de Gaulle est un exemple de décoïncidence historique. En 1940, il y a la coïncidence qui s'appelle l'Occupation. Il a décoïncidé en allant à Londres : je n'ai plus de survie ici,

donc je me mets à l'écart et je rouvre du possible, d'abord de façon discrète, mais de façon tenace.

Pour la décoïncidence, il faut donc être persévérant, et avec le temps, elle va être progressivement reconnue, et ouvrir effectivement du possible. Il s'agit de fissurer ce qui se trouve coïncident et bloquant, endormi dans sa positivité, pour ouvrir des possibles. On verra quels possibles ! Ils ne sont pas prévus, projetés. Ce n'est pas une nouvelle finalité.

Karim Barkati : Donc, la décoïncidence, on ne la paye pas mais ça se paye ?

François Jullien : Ça se paye, oui, c'est juste. Ça se paye et ça ne peut pas ne pas se payer. Il n'y a pas de décoïncidence miracle. C'est forcément mettre en route du processuel discret : ça prend ou ça ne prend pas – ça va en tout cas cheminant – et ça ne peut qu'être incompris.

Alors, le fait qu'on soit incompris est un thème un peu facile, mais cela indique qu'il faut accepter d'être dans ce cheminement qui ne se fait pas entendre mais qui, progressivement, par l'effet de fissuration qu'il produit, pourra néanmoins, pour reprendre la phrase de Soljenitsyne, faire tomber des cavernes. Parce que c'est quand même comme ça que les cavernes tombent dans l'histoire. C'est toujours par des fissurations de coïncidences établies, comme la coïncidence stalinienne à l'époque, ou post-stalinienne qu'on retrouve aujourd'hui.

Je regardais récemment un documentaire sur Vassili Grossman : voilà un intellectuel juif, en Russie, qui d'abord coïncide totalement avec l'idéologie, y compris la pensée de 1936. Et puis, avec Stalingrad, quelque chose vacille et commence à décoïncider, et il en fait une œuvre – *Vie et destin*⁴ –, qui sera évidemment interdite par le pouvoir et qui ne pourra paraître que sous le manteau. Je crois qu'il n'y a pas d'autre possibilité.

Dé-coïncidence, dissidence, déconstruction, différance – Enjeux éthiques et politiques de la philosophie

Karim Barkati : J'entends une consonance entre *décoïncident* et *dissident*, et je m'interroge sur la résonance sémantique.

François Jullien : Pourquoi ai-je parlé de décoïncidence et non pas de dissidence – le mot était fait, il aurait donc été plus facile à vendre ? Ce n'est pas seulement que dissident est marqué historiquement et politiquement par certains mouvements, mais parce que décoïncidence remonte plus haut.

Dissidence, c'est du *dissensus* : je ne pense pas comme vous. C'est au niveau du jugement, notamment du jugement sur des situations historiques. La décoïncidence opère en amont. C'est pour ça que la dissidence est politique, et que la décoïncidence est philosophique.

Parce que opérer en amont, c'est d'une part voir ce qui fait coïncidence, ce qui, par sa positivité, fige, immobilise, stérilise, et d'autre part le fissurer, mais du dedans lui-même. Ce n'est donc pas attendre une rupture, un *deus ex machina*, une causalité extérieure. On parle beaucoup aujourd'hui de rupture, de destruction, etc. : c'est toujours la faute d'une cause extérieure. Mais la décoïncidence défait du dedans. C'est une opération discrète, en amont de la dissidence. La dissidence serait en fait la manifestation politique d'une décoïncidence qui s'est amorcée en détectant ce qui fait idéologie par cette sorte d'assignation grégaire ou collective de certaines représentations.

Dans l'exemple de Grossman et de l'Union soviétique, ce qui me paraît important, c'est qu'avant d'être dissident, il a été décoïncident. D'ailleurs, il n'a pas pu vraiment être dissident parce qu'il est mort avant, mais disons qu'écrire ce livre était effectivement fissurer la coïncidence idéologique du totalitarisme. Il n'a pas pu, à la différence d'autres, comme Sakharov, avoir une attitude proprement dissidente, parce que la vie ne lui a pas été donnée suffisamment pour cela.

La dissidence est le résultat au niveau politique, donc du *dissensus* – « je ne pense pas comme vous, je prends position et je me cale sur ce refus » –, d'une décoïncidence en amont, qui l'a rendue possible.

J'ai introduit dans mon propos les termes d'obédience et de désobédience. Il faut penser la désobédience, qui n'est pas la désobéissance. Dans la désobéissance, il y a un ordre, et s'il n'est pas juste, je désobéis. Alors que dans la désobédience, là aussi c'est en amont, je ne me laisse pas trop couvrir par l'obédience générée par cette coïncidence idéologique qui, collectivement assimilée, fait couvercle.

Karim Barkati : Un autre terme connexe me vient et je voudrais vous interroger sur l'écart entre les deux : décoïncidence et déconstruction.

François Jullien : Et décoïncidence et différence avec un *a*, comme la génération philosophique précédente l'a conçue. De façon plus générale – et c'est peut-être aussi pour ça que j'ai décoïncidé de la pensée philosophique européenne en passant en Chine –, pour moi, philosopher, ce n'est pas prendre position, ni vouloir convaincre de la vérité de sa position. Quelque

chose de l'arène philosophique ne m'intéresse pas, notamment si je prends différence et déconstruction. Différance a été le grand concept, porteur, fécond, de la pensée française des années 1960-1980. Chez Derrida, chez Deleuze, *Différence et répétition*, et chez Lyotard, *Le Différend*.

En amont, il y a eu quand même cette grande révolution discrète qu'a opérée la linguistique de Saussure, avec cette mise en lumière de ce que le signe linguistique n'existe que par sa différence. C'est l'aspect différentiel du signe qui le fait signe. Donc il n'y a plus d'être. C'est une chose essentielle. Au fond, qui fissure l'ontologie de la philosophie européenne ? C'est Saussure, quand il dit que le signe linguistique, c'est une différence. Donc il n'y a pas d'être.

Derrida et les autres ont pris chez Saussure cette idée-là, en la liant à autre chose. Mais quelque chose m'inquiète dans le concept de différence. Quand Deleuze nous dit « renversons la métaphysique, posons au départ la différence », ou « la différence est derrière toute chose », dans le même temps, il réintègre la métaphysique ! Parce qu'en disant que la différence est derrière toute chose, vous remettez un derrière, un arrière-monde, vous remettez la scène métaphysique, alors que vous aviez produit un concept pour renverser la métaphysique.

C'est quelque chose qui menace toujours la philosophie : quand vous voulez renverser une position, surtout si vous triomphez, vous réoccupez la position que vous avez renversée. Cela me paraît très clair chez Deleuze dans son renversement de la métaphysique.

Le concept de différence a eu comme intérêt, dans la philosophie française des années 1960-1980, de vouloir renverser la métaphysique, donc la pensée de l'Un, premier, unitaire, ce socle de la métaphysique classique.

Quand Derrida parle de l'archi – archi-texte, archi-écriture –, cet archi remet justement de l'*arkhè*. De nouveau, à si bien triompher de l'autre et à si bien le renverser, je suis pris dans le terrain de l'autre.

Donc je me méfie des renversements en philosophie, je me méfie des positions. C'est aussi pour cette raison que je suis passé par ailleurs. La différence est un concept essentiel, éminemment fécond, mais quelque part reste pris dans les rets de la métaphysique.

La déconstruction est une grande création philosophique. Il ne s'agit pas pour moi de critiquer, de vouloir mordre les pieds des talents de très grands philosophes, que je ne cesse de lire et dont je ne cesse d'apprendre. Mais je trouve que la déconstruction, qui est un peu à tout usage, une sorte

d'outil qui ouvre tout, a laissé néanmoins en plan l'éthique et le politique. Vous noterez que, chez Deleuze, il n'y a pas de politique.

En avançant que « la différence est derrière toute chose », qu'est-ce qu'on dit ? On fait l'éloge du désir, qui n'est pas un désir du manque, qui est plutôt un désir pseudo-nietzschéen, ou peut-être totalement nietzschéen. Et à quoi aboutit-on ? Les anarchies couronnées ? Ce sont des formules de 68, faciles, mais enfin, les anarchies couronnées, c'est quoi ? Ce sont des gags d'étudiants en fin d'AG !

Donc cela laisse un manque, y compris sur le plan éthique. Si nous avons aujourd'hui ce délire du développement personnel, du marché du bonheur, de toutes ces inepties qui remplissent les librairies, que les gens achètent et affichent comme étant des livres, il faut voir d'où ça vient. Peut-être y a-t-il eu un manque précédent contre lequel il faut réagir.

Au sujet de l'engagement, il faut concevoir la philosophie qui s'engage à la fois dans l'éthique et dans le politique, c'est-à-dire dont la dimension éthique et politique puisse s'ouvrir à la société.

Karim Barkati : Donc la décoïncidence est plus qu'un outil.

François Jullien : Oui, c'est un outil et en même temps, vous l'avez très bien dit au départ, c'est une ambition. C'est une attente plus globale, qui est de remettre au travail, de rouvrir des possibles dans la société. C'est une façon de réagir contre la facilité des utopies, projetées en l'air, qui ne changent rien, qui sont souvent des alibis, et aussi contre la passivité qui s'installe, cette sorte de repli intellectuel et existentiel qu'on subit aujourd'hui, cette sorte de morosité ambiante.

Il faut s'arc-bouter contre ça. Mais non pas par des vœux pieux ou des invocations, qui ne servent à rien, mais justement en essayant, discrètement, de réintroduire de l'outil, de l'outil qui fissure cette sorte de passivité, cette apathie, ce manque de *tonos* ou de tension, pour reprendre le terme du départ, dans lequel nous sommes trop résignés aujourd'hui.

C'est pour ça que j'avais conçu un livre sur la vraie vie ⁵. La vraie vie, ce n'est pas une autre vie, ce n'est pas une vie idéale. La vraie vie, c'est dire non à la non-vie, à la pseudo-vie, à l'apparence de vie. C'est donc dire non à la résignation, à l'aliénation, à la réification. C'est se dérésigner, se désaliéner, se déréifier, c'est ce « dé- » du défaire. Dans décoïncidence, c'est le même « dé- ».

Survie de la psychanalyse et survie de la philosophie – idéalité, développement personnel et élaboration

Marc Strauss : Les psychanalystes sont tracassés depuis toujours par la survie de la psychanalyse, *quid* de la philosophie aujourd'hui ?

François Jullien : C'est une très bonne question. Je crains que la philosophie ne disparaisse. Ce n'est pas du tout pour rejouer le thème de la mort de la philosophie, qui était un thème bienvenu dans les époques antérieures. Je me pose la question pour la psychanalyse, mais beaucoup moins que pour la philosophie. C'est vraiment la question, et je vois s'organiser une mort de la philosophie.

Parce que, d'abord, comme je l'ai dit, l'idéalité ne marche pas comme avant. Or la philosophie, pour une large part, est une production d'idéalité. C'est de la modélisation. Dans les médias, alors qu'avant on interrogeait des philosophes, aujourd'hui, on interroge soit des pseudo-philosophes, qui marchent à l'audimat, qui sont des marchands d'opinion, par rapport à de la *doxa*, soit des sociologues. Ce sont les sociologues qui maintenant ont la parole. Parce que c'est la vérité sociologique qui paraît la vérité, et non plus une vérité basée sur le fait d'essayer, de projeter, de modéliser, comme la philosophie en avait la tradition.

Le marché du bonheur, pour aller vite, est une pensée d'emblée positive, qui ne pense le négatif qu'à titre résiduel ou purement temporaire. Il y a aussi le fait qu'il faudrait souvent changer d'avis, pour avoir une prise sur la vie des gens, parce que sinon vous seriez dans votre tour d'ivoire et ne seriez pas engagé. Or on a besoin de beaucoup de patience à l'égard du cheminement philosophique, du travail du concept. Il y a aujourd'hui une sorte de facilité ambiante à se contenter de pseudo-philosophie, comme on peut parler de pseudo-vie.

Pseudo-philosophie veut dire une philosophie qui est une fausse monnaie, qui fait semblant d'argumenter, mais qui au fond répond à l'audimat. C'est ce qui se fait actuellement. Qui était philosophe en France il y a vingt ou trente ans ? On sait tous les noms. C'étaient de vrais philosophes. Les noms connus de philosophes aujourd'hui en France sont des pseudo-philosophes. Il y a donc deux philosophies, une pseudo-philosophie et, en retrait parce que n'apparaissant plus en public, une philosophie d'élaboration, de travail, qui d'ailleurs ne trouve même plus à se vendre. Tout ça a un côté effrayant.

Un exemple : j'avais écrit un petit livre autour de la rencontre ⁶, puis j'avais fait une conférence sur ce sujet. Un groupe d'animateurs de cette rencontre m'invite à faire un interclubs sur la rencontre : « Ça nous intéresse, êtes-vous prêt à intervenir ? » J'ai interrogé les différents clubs. La réponse a été : « Ah non, finalement on préfère quelque chose de plus réactif et développement personnel. » C'était il y a un mois. On vous dit : « Non, sur le marché on ne veut plus de philosophie, on veut du D.P., du réactif, du concret. »

C'est là qu'est en jeu la mort de la philosophie. Bien sûr que la philosophie passe par de l'abstrait. Elle élabore. Simplement, vous élaborez pour revenir sur l'expérience avec des prises plus précises. Si vous n'acceptez pas ce temps de dégagement, d'élaboration, de patience, et que vous voulez être dans un réactif de l'opinion, de la doxa, alors il n'y a plus de philosophie possible.

Je ne veux pas dramatiser. La génération précédente a beaucoup joué de ce thème « mort de la philosophie » sur un mode catastrophiste. Maintenant, on n'en parle plus, mais c'est à l'œuvre. Cela se constate aussi dans les départements de philosophie. Cela se constate au fait qu'il n'y a plus de classe de philosophie. Cela se constate au fait qu'on n'enseigne plus le grec au lycée. Enfin, cela se constate de façon générale. Même l'idée qui prévalait auparavant, qu'une certaine culture philosophique pouvait être utile pour la vie ou pour le métier, comme une sorte de culture générale un peu élaborée, ne joue plus. On se contente de *La Philosophie pour les nuls*. C'est une vraie question, parce que là je ne sais que faire.

J'ai créé un cours avec des amis, après 2002. Et 2002, en France, ça dit quelque chose : le premier tour des élections présidentielles. J'ai créé un cours « méthodique et populaire de philosophie », à Buffon, à la Villa du deuxième arrondissement, puis à la BNF, tous les mardis de novembre à avril, de midi et demi à deux heures, dans le grand auditorium. Il y avait un dessein politique. Aujourd'hui, on est en 2022, et je ne suis pas sûr qu'on ait fait beaucoup d'effet. Cette initiative a été suivie puisque l'auditorium était plein, alors qu'entre midi et demi et deux heures, il faut que les gens se dérangent, qu'ils aillent à la BNF... Mais je me demande : est-ce encore porteur aujourd'hui ? vu toute la pseudo-philosophie qui s'est accumulée depuis, qui fait que si vous allez en librairie, y compris les meilleures, vous trouvez d'abord des livres de développement personnel, avec la photo du bonhomme souriant sur la couverture, plutôt qu'un livre de philosophie. Vous n'aurez jamais ma photo sur la couverture de mes livres, ça n'a rien à voir avec la philosophie.

Donc, l'avenir de la philosophie, je ne le vois pas. Cela pose une question à notre culture beaucoup plus grave que beaucoup de questions graves dont on parle. Parce que si la pseudo-philosophie suffit – qui n'est pas la sophistique : la pseudo-philosophie n'est qu'un semblant de philosophie –, cela signifie qu'une capacité à avoir cette initiative de penser se trouve facilement recouverte, assoupie, bref, qu'elle tend à disparaître.

Marc Strauss : Là aussi, je pense à Lacan, en parlant des Grecs, des philosophes : qu'est-ce qui les tracassait tant ?

François Jullien : On peut penser que se tracasser – se tracasser *tant* – est une option possible. Si la société recouvre ça, eh bien on ne tracassera plus. Ce sera d'autant plus grave que la logique de régulation qui nous vient, et qui ne peut pas ne pas nous venir, recouvrira tout, ne sera plus fissurée, inquiétée, alors on sera dans une sorte de viabilité continue.

Qu'est-ce qui disparaît ici ? C'est le désir. C'est le désir de *philosopheï*, de l'éros philosophique. Et comme vous l'avez dit tout à l'heure, là où ça coince, ça crée du désir.

Marc Strauss : C'est là que nous nous rejoignons et que nous nous séparons. Vous connaissez aussi cette référence de Lacan, en 1973, quand il qualifie la psychanalyse de « poumon artificiel ⁷ » de la science, pour que l'histoire continue, c'est-à-dire pour que le désir continue.

François Jullien : Malheureusement, quand il disait ça, c'était l'époque heureuse. C'était encore facile, il y avait encore une audience philosophique, une audience pour l'écouter. Mais aujourd'hui ?

Marc Strauss : Il avait anticipé le fait que l'histoire, telle que nous l'entendons, puisse ne pas continuer.

François Jullien : Mais tout de même, ces soupapes qu'étaient la psychanalyse ou la philosophie n'ont plus lieu d'être. Il n'y a plus de soupapes du tout.

Marc Strauss : Il y a notre usage des médicaments : « Vous êtes tracassé ? Prenez des antidépresseurs. Pourquoi vous plaignez-vous ? »

François Jullien : C'est la logique de la régulation, prévalente aujourd'hui, qui d'une part est nécessaire, mais qui d'autre part risque de recouvrir et le politique et le philosophique.

-
1. [↑](#) La transcription de cet entretien a été effectuée par Karim Barkati.
 2. [↑](#) *Dé-coïncidence. D'où viennent l'art et l'existence*, Paris, Grasset, 2017.
 3. [↑](#) *Politique de la décoïncidence*, Paris, Éditions de L'Herne, 2020.
 4. [↑](#) *Vie et Destin*, traduit du russe par Alexis Berelowitch et Anne Coldefy-Faucard, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1980.
 5. [↑](#) *De la vraie vie*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2020.
 6. [↑](#) *Si près, tout autre, De l'écart et de la rencontre*, Paris, Grasset, 2018.
 7. [↑](#) J. Lacan, « Déclaration à France Culture à propos du 28^e Congrès international de psychanalyse », *Le Coq-héron*, n° 46-47, 1974, p. 3-8.